

ZIMLYA

Depuis sept ans Noëmi Waysfeld chante avec son groupe Blik (« regard » en yiddish) les chansons de l'exil. Ce fut d'abord Kalyma sur la nostalgie des shtetl (village juif) et les goulags de Sibérie pendant l'époque stalinienne. Puis Alfama, le quartier populaire de Lisbonne où naquit le fado. Enfin Zimlya (« terre » en russe), dernier volet du triptyque, qui parle de l'exil intérieur, d'un pays universel sans frontières, un exil porté en soi qu'il faut dépasser à la recherche d'un temps apaisé.

On y entend encore des chants de révoltes, des plaintes, les tourments de vies malmenées par les départs, les disparitions, les amours contrariés, mais de l'espoir aussi.

Que ces vies soient celles de femmes de marins partis en mer, de veuves polonaises, de russes déportés, de déracinés juifs, il s'agit toujours des épreuves traversées par la condition humaine.

Dans la famille de Noémie Waysfeld on parlait yiddish à la maison, on se souvenait du russe et du polonais. Toutes ces langues ont raconté des souvenirs de famille vécus au fil des générations, et pour garder sans doute un lien avec son histoire, elle les a apprises, elle, dont la langue maternelle est le français. A la maison on écoutait aussi beaucoup de musique. Alfama chanté par Maria Rodriguez tournait sur la platine, puis ce vieux vinyle de 1975 qu'elle découvre. Un disque de chants de prisonniers russes, souvent juifs, toujours dissidents, enfermés dans les goulags de Sibérie et que Dina Vierny, la muse russe du peintre Aristide Maillol, avait découverts et faits graver. La chanteuse maintenant russophone, en comprend le sens et les reprend dans Kalyma.

Elle sélectionne dans la même veine les grands bardes russes, Vladimir Vyssotski (1938-1980) ou encore Bulat Okudjava (1924-1997) qui ont contesté en musique la censure et l'oppression, en les adaptant à sa voix.

Tout en intelligence et le cœur au bout des lèvres, aidée par d'excellents musiciens, Thierry Bretonnet à l'accordéon, Florent Labodinière à la guitare et Antoine Rozenbaum à la contrebasse, elle plante un petit théâtre où l'on redécouvre les musiques d'Europe de l'Est, construites et déconstruites à l'envi par le groupe, sans tomber dans les clichés.

Sa belle voix chaude où s'immisce « un petit grain de sable » comme elle dit, et qui pleure d'un léger vibrato, est le plus bel instrument pour en transmettre l'émotion.

On ne se perd pas dans les choix qu'elle fait, le mélange des langues qui rappelle l'essentiel, l'universalité. Ainsi le fado était chanté en yiddish dans Alfama, et dans Zimlya, le pudique Strange Fruit de Billie Holiday est à côté de la fulgurance du poète maudit Vladimir Vyssotski chantée en français ; en français aussi une ballade de Goran Bregovic face à un cante flamenco de Diego Cigala traduit en russe.

Le français, qu'elle introduit pour la première fois dans le triptyque, en clôt ainsi le cycle, laissant le présent reprendre ses droits sur le passé, et l'exil se réécrire.

Charlotte Latigrat